Document generated on 04/24/2024 5:58 p.m.

Francophonies d'Amérique

Un Acadien dans des métropoles occidentales en 1904, ou *Placide, l'homme mystérieux*, premier roman acadien

Pierre M. Gérin

Number 21, Spring 2006

Espace urbain francophone : perspectives multi/interdisciplinaires

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1005365ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1005365ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)
1710-1158 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gérin, P. M. (2006). Un Acadien dans des métropoles occidentales en 1904, ou *Placide, l'homme mystérieux*, premier roman acadien. *Francophonies d'Amérique*, (21), 55–66. https://doi.org/10.7202/1005365ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

UN ACADIEN DANS DES MÉTROPOLES OCCIDENTALES EN 1904, OU *PLACIDE, L'HOMME MYSTÉRIEUX*, PREMIER ROMAN ACADIEN

Pierre M. Gérin
Université de Moncton

Dans l'histoire littéraire acadienne, *Placide, l'homme mystérieux* (1904-1906) est une œuvre repère qui réalise plusieurs premières : premier roman acadien, premier roman-feuilleton acadien, première œuvre de littérature jeunesse acadienne. Il s'agit d'un ensemble de deux courts romans parus dans *L'Impartial*, petit hebdomadaire de langue française publié à l'Île-du-Prince-Édouard[1], sous le titre commun *Placide, l'homme mystérieux*, le deuxième roman ayant en sus le sous-titre *Deuxième aventure de Placide*, tous les deux sont signés du pseudonyme Paul (s.d., 1904, 1906)[2]. Marguerite Maillet a identifié les auteurs qui se cachaient derrière ce nom de plume : ce sont l'imprimeur-éditeur-propriétaire, Gilbert Buote, auteur de la première aventure, et son fils, François-J. Buote, auteur de la dernière section de celle-ci et de toute la seconde[3].

À leur lecture, on se rend compte que ces romans traitent la question des relations avec l'extérieur d'une manière originale et intéressante. On y retrouve des tendances opposées avec un conformisme à l'idéologie nationaliste qui prévalait alors, et qui reposait sur l'exaltation des valeurs traditionnelles à partir d'un repli sur soi, d'une part, et avec une ouverture à l'extérieur qui prônait une certaine mondialisation avant la lettre, la fréquentation assidue des métropoles occidentales et le plurilinguisme, d'autre part.

Le conformisme

Produits en pleine Renaissance acadienne, les deux romans respectent les normes littéraires, morales et sociales dans la forme littéraire utilisée qu'on peut qualifier de conventionnelle, et dans les éléments idéologiques retenus, présentés, adaptés.

La forme du roman-feuilleton n'était pas neuve : on publiait et on lisait alors en Acadie des feuilletons français et québécois (voir plus particulièrement les recherches de James De Finney[4] et de Bernard Haché[5]). L'intrigue policière non plus n'était pas nouvelle, avec le détective et son double, incarnant le bien, contre un adversaire personnifiant le mal, avec les rencontres, les déguisements, les méprises, les affrontements, l'arrestation finale, les rebondissements multiples et la préparation d'une nouvelle aventure. On n'est pas très loin de *Juve contre Fantômas* (1910-1914). Les Buote ont probablement des modèles français. La formule est bien appliquée; la recette, éprouvée et efficace : on peut noter, par exemple, que le mot *déguisement* est employé 21 fois dans le corpus, le participe-adjectif *déguisé* 4 fois et le verbe infinitif *déguiser* 1 fois,

soit au total une fréquence de 26 pour les mots commençant par *déguis-*, ce qui souligne l'importance que prend dans la série romanesque le motif du travestissement. Il faut aussi mentionner celui de la méprise qui sert de déclencheur de l'intrigue dans les deux romans.

Ceux-ci véhiculent, en outre, des éléments de l'idéologie nationaliste acadienne qui s'imposait, et qui avait été élaborée dans les grandes Conventions nationales. On retrouve le récit commun de la Déportation, appelé euphémiquement selon l'usage le *Grand Dérangement*[6], événement historique fondamental mais avec une datation erronée ainsi qu'une référence à l'auteur du poème *Évangéline*, créateur de l'héroïne devenue un mythe :

> Je suis acadien, né dans une petite province, non loin des bords de la mer, où, en 1745 [*sic*] mes aïeux étaient entassés, comme des moutons, dans des vaisseaux, et exilés de leur patrie, leur domaine, par un être sans cœur, qui pour se venger de la simplicité et la douceur des bonnes gens lançait sa furie contre les faibles. Je parle du grand dérangement en Acadie, dont les souffrances des pauvres expatriés ont été chantées par le poët Américain Longfellow (II, 12 avril 1906).

Cette idéologie qui exploite le thème de la fidélité aux origines prend appui sur la foi. On remarque comment, dans les trois exemples suivants, le mot *acadien* ou un synonyme est en concordance avec *catholique* :

> [...] race qui a grandi dans la crainte de Dieu et dans le giron de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine. [...], le jeune homme le regardait attentivement, tout en remarquant l'enthousiasme avec lequel notre héros prononçait [c]es mots en disant qu'il était acadien et catholique (II, 12 avril 1906).

> Ils sont en premier lieu catholiques, et Acadiens et rarement on entend dire qu'un Acadien a abjuré la foi de ses pères (II, 21 juin 1906).

> [...] mais en brave Acadien, catholique qu'il était (II, 24 mai 1906).

Par le truchement du héros, c'est un portrait de l'Acadien conforme à l'idéologie et à la morale de l'époque que les deux romans offrent. Dans les propos mêmes du héros, on constate bien les valeurs morales qui caractérisent son peuple :

> Les Acadiens ne doivent point leur héroïsme à la richesse ni à la noblesse, mais à la noble vertu d'être obéissants; nobles dans leurs sentiments; braves dans le danger; honnêtes dans les affaires dans le monde et fervents dans leur piété (I, 14 avril 1904).

> Beaucoup sont très brillants, tous sont honnêtes, humbles et fidèles à leurs devoirs (II, 21 juin 1906).

Dans ces citations, on remarque l'expression des vertus de simplicité, d'humilité et d'obéissance; celles-ci sont associées à la roture et opposées à la noblesse. Comme François Villon, Placide déclare être *de petite extrace* : « Je suis qu'un simple acadien dit Placide, mais pour moi c'est un précieux héritage » (II, 12 avril 1906). Paradoxalement, c'est ce legs, les épreuves des ancêtres jointes à la foi et aux qualités morales, qui permet à un processus de transformation de s'enclencher, qui aboutit à un véritable renversement, l'origine roturière devenant noblesse morale, dès lors il peut être question de titre et d'échange que l'on refuse :

> Je suis possesseur d'un titre qui est noble [...] Je suis un Acadien (I, 24 mars 1904).

> [...] un honnête Acadien n'est inférieur à aucun homme titré du monde (I, 14 avril 1904).

> Je suis fier d'être l'un des fils de cette noble race (II, 12 avril 1906).

> Je suis acadien et c'est le plus beau titre que je porte; titre que je n'échangerai pas pour la couronne du roi de l'Angleterre (II, 12 avril 1906).

Dans les deux romans, les fréquences d'emploi respectives de 14 pour le substantif *titre* et de 3 pour le participe-adjectif *titré* sont sur ce plan fort révélatrices de l'importance que revêt cette question pour les auteurs; celle de 10 pour le nom-adjectif singulier et pluriel *noble(s)* l'est également.

Malgré sa nouveauté, l'œuvre fait preuve de conformisme littéraire et idéologique. Sur le plan de la forme, cela est inévitable compte tenu des exigences du genre. Tzvetan Todorov l'a d'ailleurs bien observé : « Le chef-d'œuvre littéraire habituel n'entre dans aucun genre si ce n'est le sien propre; mais le chef-d'œuvre de la littérature de masses est précisément le livre qui s'inscrit le mieux dans son genre » (1971 : 56). On doit aussi noter la récupération de plusieurs éléments idéologiques et la valorisation de la spécificité acadienne, de l'acadianité. On ne pouvait, en fin de compte, s'attendre à autre chose dans un hebdomadaire « microrégional », à diffusion extrêmement réduite et soumis à toutes les censures. Il y a bien une règle non exprimée que doit observer un auteur de roman-feuilleton en pleine Renaissance acadienne : ne pas contrevenir à l'idéologie du passé glorifié garante de l'avenir, ne pas choquer les bien-pensants qui constituent le lectorat, ne pas entraîner la condamnation du clergé en place ni la colère de la majorité. Les romanciers acadiens marchaient sur des œufs. C'est sous un tel éclairage qu'il faut lire les déclarations de Placide.

L'ouverture vers l'extérieur

Cependant, la série romanesque se démarque très nettement des autres œuvres littéraires acadiennes contemporaines principalement par son ouverture vers l'extérieur. Celle-ci se remarque dans les lieux où évoluent le protagoniste et les autres personnages. Ils ne se cantonnent pas à l'Acadie des Maritimes, ne sont pas repliés sur eux-mêmes. L'espace n'est pas limité à celui du territoire, voire à celui du terroir. Paul transgresse cette règle : il « fait le mur » selon l'expression consacrée, puis il décrit l'extérieur et le fait apprécier. Il montre même comment réussir à passer pour quelqu'un d'autre.

C'est ainsi que, dans la première aventure, on fait appel au héros à New York, ville dont il connaît d'ailleurs toutes les rues :

> Placide était allé à New-York auparavant; mais quand, et dans quelles circonstances, il serait inutile de le dire ici. Il connaissait les rues les plus courtes; pouvait faire un détour; revenir sur ses pas et se trouver face à face avec celui qui suivait la femme (I, 4 février 1904).

Il en fréquente les mauvais endroits où règne la pègre, les bars et tavernes appelés pudiquement *buvettes*, à l'atmosphère enfumée, et où l'alcool coule à flots. Il y rencontre même d'autres Acadiens qu'il secourt : « Il n'est pas rare de trouver de nos Acadiens dans New-York » (I, 4 février 1904). La seconde aventure se passe à Londres, et même en partie dans un des quartiers les plus célèbres de Londres, popularisé par Jack l'Éventreur, Whitechapel :

> [...] de là il se rendit dans un quartier très dangereux de la cité. / Le quartier de Whitechapel, où les meurtres et les crimes les plus terribles prennent place chaque jour malgré la surveillance de la police de la grande ville de Londres (II, 8 mars 1906).

La troisième aventure, annoncée mais jamais publiée, devait se dérouler à San Francisco. Elle fait l'objet d'une annonce dans la conclusion :

> Je viens de recevoir une dépêche de mon compagnon Grégoire, que j'ai laissé à New-York, me demandant de me rendre, de suite, en Amérique, pour nous mettre sur la piste d'une bande de faux-monnayeurs et voleurs, qui ont fait nombre de vols lors du désastre à San Francisco (II, 21 juin 1906).

On constate que les auteurs, des éditeurs de journaux, sont profondément ancrés dans l'actualité. *Jack The Ripper*, dont l'identité reste toujours un mystère, a tué cinq femmes entre le 31 août et le 9 novembre 1888 dans les quartiers de Whitechapel et de Spitalfields, dans le East End de Londres (Bardsley, 2005). Quant au séisme dont il est fait mention, il se produisit le 18 avril 1906 et atteignit d'après les estimations 8,3 sur

l'échelle de Richter (qui n'avait pas encore été créée). On sait qu'il fut suivi d'un gigantesque incendie qui détruisit la moitié de la ville, les conduites de gaz et d'eau étant fracturées (Anonyme, 2005). Le retentissement de ces deux séries d'événements dans la presse acadienne de l'époque a été profond. Les nombreux articles qui leur sont consacrés montrent comment elles ont été portées à la connaissance du public acadien et le rôle qu'a tenu la fonction de l'effet sur le lecteur dans le traitement des nouvelles[7]. On comprend comment elles ont pu s'imposer à des auteurs de création au point d'entrer dans l'espace de la fiction. À cela, il faut ajouter que la réputation du héros franchit les frontières; lui-même est un globe-trotter pour qui les grandes villes n'ont plus de secrets : « Savez-vous que ce Placide a parcouru presque toutes les villes de l'univers » (II, 25 janvier 1906). Que ce soit à New York ou à Londres, l'espace urbain avec ses quartiers, ses rues, son paysage, sa population, ainsi que les déplacements entre les villes (entre Londres et Paris, dans la deuxième aventure, par exemple), entrent ainsi dans l'imaginaire acadien[8].

Pour leur part, les personnages secondaires, eux aussi, se déplacent à travers l'Europe et les Amériques. On peut mentionner les deux demoiselles allemandes originaires de Stuttgart[9], Antilla et Lucie, qui apparaissent dans les deux aventures, ainsi que celui qui est dénommé « le cousin du comte », qui se réfugie au Pérou :

> J'ai cru, d'abord, que vous étiez le cousin du comte. Lui aussi a été obligé de laisser la ville, car sa ressemblance l'exposait au péril. Il est allé au Pérou [...] le cousin est aussi un comte. [...] Je crois maintenant que le cousin est encore au Pérou (I, 3 mars 1904).

Dans le sillage du héros et des personnages secondaires apparaît une représentation du crime organisé avec des ramifications internationales. L'ennemi juré de Placide et du comte, qui pourchasse ce dernier à travers le monde est un Corse, à vrai dire assez mal nommé[10], Pierre Quavillon : « Le bandit qui jouait le rôle de prince est un Corse. Il est un homme de grande force et de grand courage et le plus grand monstre qu'il y ait sur la terre » (I, 3 mars 1904). Ce qu'il y a de nouveau dans ce bandit par rapport à d'autres criminels dans les lettres, à cette époque, c'est que l'on a affaire au chef d'une bande secrète très développée, d'une sorte d'internationale du crime disposant de moyens illimités, prête à tout pour arriver à ses fins, et qui sème l'effroi partout où elle opère : « Ce Pierre Quavillon qui met la terreur dans les cœurs de tous est le chef de cette bande de voleurs et de passeurs de billets de banque contrefaits qui terrorisent la ville de New-York aujourd'hui » (I, 24 mars 1904). Ailleurs, le narrateur précise bien l'étendue des dommages causés par ce criminel : « Placide avait en sa possession une liste des victimes de Quavillon, obtenue des différentes villes de l'Amérique et d'Europe » (II, 21 juin 1906). Enfin, il y a lieu de mentionner l'extradition du criminel, question toujours actuelle : « Une heure après Quavillon était derrière les verrous de la prison de Londres. De Londres Quavillon fut conduit à New-York où quelques semaines plus tard, il était condamné à la mort, pour les nombreux crimes qu'il avait commis » (II, 21 juin 1906).

C'est toutefois dans un trait de la caractérisation de leur héros et de son compagnon que les auteurs innovent le plus, leur plurilinguisme : « Les deux hommes parlaient l'anglais avec un accent qui les faisait prendre pour des Anglais pur sang. Ils parlaient aussi plusieurs autres langues, ce qui les rendait, en réalité, beaucoup supérieurs aux limiers new-yorkais » (I, 21 janvier 1904). Certes, l'Acadien montre de l'attachement à sa langue maternelle, dans d'autres épisodes, mais il s'exprime à la perfection en anglais. Il peut passer pour l'autre. On est loin de la dénonciation de l'anglicisation et de l'assimilation. Voilà un idéal tout à fait nouveau proposé aux lecteurs et en particulier à la jeunesse.

C'est donc déjà à travers les déplacements du héros, de l'adversaire acharné et des autres personnages, à travers leurs échanges dans plusieurs langues, mais surtout en anglais, une vision du monde très avant-gardiste et originale qui se fait jour dans la série romanesque.

L'écriture américaine

Il conviendrait de se demander si cette ouverture vers l'extérieur n'est pas surtout orientée vers les États-Unis, les auteurs ayant été influencés par la civilisation américaine, principalement par la littérature populaire américaine à laquelle ils empruntent plusieurs éléments qu'ils reproduisent dans leurs romans, et dont ils annoncent aussi des caractéristiques formelles.

En premier lieu, il est intéressant de remarquer que l'on trouve dans cette série romanesque des caractéristiques annonciatrices du roman policier noir américain, appelé aussi *hard-boiled style*. On sait que les pionniers du genre sont les créateurs de la revue *Black Mask* (Louit, 1973 : 11; La Cour et Mogensen, 1971), Henry L. Mencken et George Jean Nathan, à qui s'est joint en 1926 « Captain » Joseph T. Shaw, qui publia les chefs-d'œuvre du genre. Le mérite d'avoir créé le genre, principalement d'avoir créé un nouveau type de héros, le détective privé américain dur, revient à Carroll John Daly, dans une nouvelle intitulée *Three-Gun Terry*, publiée dans la livraison du 15 mai 1923 de cette revue. Mais celui de l'avoir mis au point et de lui avoir donné un essor va certainement à Dashiell Hammett[11], à qui d'ailleurs se réfère le maître et le théoricien du genre, Raymond Chandler[12] : « Hammett a sorti le crime de son vase vénitien et l'a flanqué dans le ruisseau. [...] Hammett a remis l'assassinat entre les mains des gens qui le commettent pour des raisons solides et non pour fournir un cadavre à l'auteur. » (Chandler, 1950 : 190)

La grande originalité de Paul est d'accorder la primauté non pas à l'enquête, à la solution d'une énigme, mais à l'action, vingt ans environ avant les maîtres du *hard-boiled style*[13]. D'ailleurs, c'est bien à cet aspect de l'œuvre, l'action, que Marguerite Maillet a été sensible : « Toutefois ce roman n'a rien de didactique; il est écrit presque entièrement sous la forme de dialogues et l'action occupe le premier plan. Voilà qui diffère grandement des romans à thèse parus dans les années 30 à 60. Il fallait le signaler. » (1983 : 144-145) E. Elizabeth Cran fait une observation semblable : « Avec un tel héros,

on se rendra compte que c'est un roman d'action que ce premier roman acadien. » (2000 : 7) La caractérisation du héros acadien et son rôle doivent être rapprochés de ceux du détective privé américain : il travaille seul à son propre compte, dans une très grande ville, contre les forces du Mal personnifiées par Quavillon et sa bande, et ne peut vraiment que compter sur lui-même. Il applique une justice personnelle qui consiste à défendre les « gens bien » (représentés par la famille du comte et les deux Allemandes), à cogner les criminels et à les arrêter.

On est aussi tenté d'établir des liens avec le western : le héros acadien est « une sorte de cow-boy urbain lancé dans une quête de valeurs vouée à demeurer toujours insatisfaite, lui-même étant voué à la solitude » (Louit, 1973 : 12) Les scènes de tavernes peuvent être rapprochées des scènes de *saloons*. Bien qu'il soit un expert dans le maniement des armes blanches et des armes à feu, d'ailleurs il triomphe de trois duels à l'épée et au pistolet sans tuer ses adversaires, Placide a une nette préférence pour ses poings à l'instar des héros de western. Le tableau 1 rend compte des coups de poing de Placide dans la série romanesque.

On constate l'efficacité du héros et le caractère exemplaire de son geste : en général, un seul coup qualifié de « formidable », appliqué à la mâchoire, suffit à faire rouler par terre l'adversaire comme une « poche », c'est-à-dire un gros sac. Au total, dans deux brèves aventures, il distribue généreusement environ 21 coups de poing à 12 personnes différentes.

Il faut aussi noter que l'écriture de Paul est éminemment visuelle et qu'elle n'est guère éloignée de la bande dessinée américaine, notamment par l'attention donnée aux détails, aux mouvements, aux onomatopées :

> Il s'avança, léger comme un chat, sauta avec la vitesse du tigre et sans prononcer une seule parole il frappa à droite et à gauche. Biff. baff. bang, et les trois hommes tombèrent sur le trottoir comme des poches. Un autre homme sortit de la voiture mais sa réception fut une surprise pour lui, car le poing formidable de Placide vient [*sic*] en contact avec sa mâchoire, et il tomba avec ses compagnons (II, 22 mars 1906).

Tableau 1
Les coups de poing du héros dans la série romanesque intitulée *Placide, l'homme mystérieux* (1904-1906)

Lieu de combat	Adversaire	Nombre de coups	Adjectif employé	Partie du corps atteinte	Effet produit	Comparaison
Première aventure						
rue	espion	1	formidable	figure	voir 10 000 chandelles	0
rue	espion	1	terrible	bras	crier à tue-tête	0
rue	espion	1	0	mâchoire	rouler par terre	0
buvette	Américain	1	formidable	figure	étendre par terre	comme une poche de laine
terrain	Américain	1	redoutable	entre les 2 yeux	rouler par terre	comme mort
chambre	envoyé de Quavillon	1	formidable	0	rouler par terre	0
Deuxième aventure						
pont	agresseur	1	formidable	0	hors de combat	0
maison	garde	plusieurs (4?)	formidable	yeux bien pochés	renverser par terre	0
rue	3 hommes	plusieurs (3?)	0	0	tomber sur le trottoir	comme des poches
rue	1 autre	1	formidable	mâchoire	tomber	0
rue	cocher	1	0	mâchoire	rouler par terre	0
chambre	Arcade	1	formidable	mâchoire	tomber	« comme s'il avait été frappé par un boulet »
maison	Quavillon	1	formidable	figure (œil bien poché)	étendre par terre	0
maison	Quavillon	3	formidable	mâchoire, cou, poitrine	tomber par terre étendre sans connaissance	0

On peut se demander à quel point les deux auteurs étaient imprégnés de la culture et de la littérature populaire américaines, quand on constate l'influence qu'elles exercent sur leur production romanesque, celle-ci les amenant à devenir de véritables précurseurs du roman policier noir américain. C'est ainsi qu'on doit les considérer. Placide anticipe, attire le « trouble », au sens américain; il en cause, c'est sa vie : « Il comprit aussi qu'il y aurait du trouble avant longtemps » (I, 4 février 1904); « C'est que ces femmes et leurs amis envoyent pour cet acadien [*sic*], qui m'a causé tant de trouble à New-York » (II, 24 mai 1906). On n'est vraiment pas éloigné des romans classiques de cette forme aux titres évocateurs, *Trouble is my Business,* de Raymond Chandler (1934) et *Trouble Follows me,* de Kenneth Millar (1946). Dans la littérature acadienne, Paul ose passer outre les limites : il met au point et en œuvre une écriture américaine.

Conclusion

Ainsi, en pleine Renaissance acadienne, le roman-feuilleton *Placide, l'homme mystérieux* joue d'audace et marque une rupture assez nette avec la tradition littéraire acadienne et avec l'idéologie nationaliste prédominante. C'est d'ailleurs un jugement allant dans ce sens que porte sur lui David Lonergan : « Je ne vous dirais pas que l'on est face à un chef-d'œuvre, non, mais tout simplement que ce roman mérite le détour par le portrait qu'il donne d'un personnage acadien qui échappe à l'image rurale et fataliste. » (2000 : 6) L'œuvre confirme une ouverture de l'Acadie au monde et engage sa littérature dans la modernité. Cependant, cette ouverture se manifeste surtout vers le Sud, vers la civilisation américaine comme l'attestent l'adoption d'une forme romanesque et la création d'une nouvelle esthétique policière, inspirées de la littérature populaire américaine.

Cette adhésion à des valeurs étrangères, cachée par le credo nationaliste et le conformisme, n'a pas alors semblé suspecte. Pourtant, on a un curieux mélange d'orthodoxie et d'hétérodoxie, à la fois sur le plan de la langue, des formes littéraires et de l'adaptation à l'autre. À sa naissance, le roman acadien cherche à se positionner, à se définir : le modèle américain lui convenait, il lui donnait les coudées franches. Cet emprunt avec son adaptation et sa transformation acadiennes constitue un exemple particulièrement intéressant de contact interculturel, et témoigne de l'importance des apports américains à l'histoire de la littérature acadienne.

Il est permis de penser que les auteurs avaient accès à des modèles américains et français diffusés dans la presse d'alors; des journaux, comme *Le Messager* de Lewiston (Maine), donnaient souvent dans le sensationnalisme. Les aventures de Placide opèrent un renversement significatif par rapport aux discours précédents : le héros acadien parcourt le monde en se faisant valoir grâce à son bilinguisme, idéal présenté à la jeunesse dont la nouveauté cache bien l'adoption de valeurs étrangères et un glissement identitaire suspect.

NOTES

1. Au sujet de ce journal, Roger Lacerte écrit : « De l'autre côté du détroit de Northumberland, dans le petit village de Tignish, à l'extrémité ouest de l'Île-du-Prince-Édouard, les Buote, famille d'éducateurs, publièrent du 22 juin 1893 jusqu'en juin 1915 l'unique journal français au service de ces insulaires, *L'Impartial*, ordinairement de quatre pages, parfois de douze ou seize. » (1975 : 32)
2. La première aventure a été éditée en un tiré à part en nombre très réduit (Paul, [s.d.]). Elle a fait l'objet d'une édition récente, avec corrections, destinée à la jeunesse (Paul, 1999).
3. À ce sujet, il y a lieu de citer ce jugement de Marguerite Maillet qui se fonde sur un examen minutieux des pièces : « Signalons aussi que la deuxième aventure de Placide est nettement inférieure à la première sur le plan de la langue et du style, et, à un degré moindre, de l'intrigue. Ces changements, joints à l'emploi des guillemets pour les dialogues (que nous remarquons à partir de la dernière tranche de la première aventure), nous portent à croire que le pseudonyme Paul recouvre le nom de deux auteurs dont le premier serait Gilbert Buote. Enseignant avant de fonder *L'Impartial*, il est mort le 16 juillet 1904 à la suite d'une maladie de quatre mois. Or, nous remarquons que le feuilleton fut discontinué à partir du 5 mai et que la "suite et fin", donnée le 18 août, en plus d'accuser une assez nette différence avec les tranches antérieures, ressemble à la deuxième annoncée dans la conclusion, mais qui paraîtra deux ans plus tard seulement. » (Maillet, 1983 : 143)
4. James De Finney (1987, 1991) a écrit deux articles qui portent sur les feuilletons publiés par le journal *L'Évangéline* (1867-1982).
5. Bernard Haché a rédigé deux articles inédits sur les feuilletons en Acadie, au XIX[e] siècle : « Le feuilleton littéraire dans l'Acadie des Maritimes du XIX[e] siècle. De l'importation culturelle au projet collectif : hypothèses de recherche » et « Les feuilletons étrangers comme intertexte du discours acadien. Considérations pragmatiques ». Il rédige actuellement, sous la direction de James De Finney, une thèse de doctorat sur le sujet suivant : « Fonction littéraire, sociale et pragmatique du feuilleton littéraire dans l'Acadie du XIX[e] siècle ».
6. Pascal Poirier donne de ce syntagme une définition intéressante : « DÉRANGEMENT. Grand bouleversement. Les Acadiens ont appelé le Grand Dérangement leur déportation violente de l'Acadie en terre étrangère par les Anglo-Américains en 1755 » (1993 : 130).
7. Le journal *L'Impartial* n'existant pas encore à l'époque des célèbres crimes commis à Londres, il a paru bon d'examiner le traitement des nouvelles de ces homicides par *L'Évangéline*. Pour la période correspondante, on y trouve les articles suivants : Anonyme, 1888a, 1888b, 1888c, 1888d, 1889. Quant au séisme du 18 avril 1906 et à ses effets, *L'Impartial*, à lui seul, a deux longs articles dont sont extraites ces lignes : « La ville de San Francisco est pratiquement détruite. Le choc n'a duré qu'environ trois minutes et des milliers de bâtisses sont endommagées ou détruites. Les pertes de vies sont très nombreuses. Il n'y a pas d'eau, l'aqueduc étant brisé et le feu a fait rage sur toute la ville » (Anonyme, 1906a : 5); « On a beaucoup parlé aujourd'hui d'exécutions sommaires de pillards, qui auraient eu lieu hier soir [...]. Le bruit court en outre que deux hommes ont été pendus hier soir dans Jefferson Square, et que deux Japonais ont été fusillés par des soldats dans Western Addition. On ajoute que le pillage a été très considérable hier soir dans le quartier riche de San Francisco. » (Anonyme, 1906b : 2)
8. On trouve ainsi une référence à Whitechapel dans un récit autobiographique daté de juin 1889 : « Dans ma jeunesse je vivais avec ma mère veuve dans une des ruelles de la grande ville de Londres, ruelle qui est depuis longtemps disparue dans la construction de nouvelles rues et bâtisses, mais à cette époque elle était aussi renommée que l'est aujourd'hui le quartier sanglant de Whitechapel. » (Lachom, 1889 : 1)
9. Ce mot est orthographié en « Stuttart » (plusieurs occurrences) dans l'édition originale, 3 mars 1904, p. 6, col. 1-6.
10. Ce nom n'apparaît pas typiquement corse et est très proche d'un homophone populaire et quasi homographe, *cavillon*. En français populaire, ce dernier a un sens particulier : « [m]édiocre, sans importance; niais, un peu cave » (Cellard et Rey, 1991).
11. Dashiell Hammett (1894-1961) exerça, parmi divers métiers, celui de détective, à son propre compte et pour celui de la compagnie Pinkerton, avant d'entrer dans la carrière d'écrivain. Il publia des nouvelles dans divers journaux et revues, puis collabora au *Black Mask* dont il devint un des piliers. Ses grands succès sont : *Red Harvest* (1929); *The Dain Curse* (1929); *The Maltese Falcon* (1930); *The Glass Key* (1931); *The Thin Man* (1934). Ses œuvres furent traduites dans plusieurs langues (en français publiées dans la « Série noire »), et adaptées au cinéma. Voir (Anonyme, 1995).
12. Raymond Chandler (1888-1959) est incontestablement le maître du *hard-boiled style*. Il commença sa carrière littéraire en 1933, écrivant des nouvelles pour diverses revues, dont *Black Mask*. Ses œuvres mettent en scène un détective privé, Philip Marlowe, et se passent à Los Angeles, dans les années 30 et 40, où règnent la violence et la corruption. Ses romans célèbres sont *The Big Sleep* (1939), *Farewell, My Lovely* (1940), *The High Window* (1942), *The Lady in the Lake* (1944), *The Long Goodbye* (1953), *Playback* (1958). Son dernier roman, *Poodle Springs*, inachevé, a été complété par Robert B. Parker et publié en 1962. Ses romans furent traduits dans plusieurs langues (en français publiés dans la « Série noire ») et adaptés à l'écran. R. Chandler écrivit aussi de nombreux textes pour le cinéma. Il rédigea, en outre, un essai sur son art, *The Simple Art of Murder* (1950). Sa réflexion esthétique se fonde sur les œuvres romanesques de Dashiell Hammett. Voir (Anonyme, 2000).

13. André Vanoncini a été très attentif à cet élément : « Ainsi, la variété la plus répandue du roman noir est-elle reconnaissable à une intrigue articulée autour de la figure centrale de l'enquêteur. Celui-ci apparaît, dans les textes fondateurs, à titre de détective privé. Contrairement aux génies de la déduction qui réfléchissent dans un fauteuil, les *hard-boiled dicks* et *tough guys* descendent dans la rue pour observer et agir. Ils n'affrontent pas le crime comme un problème logique à résoudre dans une sphère close, mais comme l'expression d'une violence endémique dans un espace incontrôlable. » (1993 : 57)

BIBLIOGRAPHIE

ANONYME (1888a), « Les meurtres de Whitechapel », *L'Évangéline* (10 octobre), p. 2, col. 5.

ANONYME (1888b), « Les assassinats de Whitechapel », *L'Évangéline* (17 octobre), p. 1, col. 7.

ANONYME (1888c), « Les meurtres à Whitechapel », *L'Évangéline* (28 novembre), p. 2, col. 5.

ANONYME (1888d), « La victime est encore une femme », *L'Évangéline* (19 décembre), p. 2, col. 5.

ANONYME (1889), « Le cadavre d'une femme trouvée sur la rue », *L'Évangéline* (2 janvier), p. 2, col. 2.

ANONYME (1906a), « San Francisco en flammes. Terribles désastres à la suite d'un tremblement de terre. Au dela [*sic*] de 700 personnes tuées », *L'Impartial* (26 avril), p. 5, col. 3-4.

ANONYME (1906b), « San Francisco sort de ses ruines. Les travaux de déblaiement poussés rapidement. 500 cadavres enterrés jusqu'ici. Rapports exagérés », *L'Impartial* (3 mai), p. 2, col. 1-2.

ANONYME (1995), « Dashiell Hammett », [En ligne], [http://www.mysterynet.com/hammett/] (14 novembre 2005).

ANONYME (2000), « Raymond Chandler (1888-1959) », [En ligne], [http://www.kirjasto.sci.fi/rchandle.htm] (14 novembre 2005).

ANONYME (2005), [Sur San-Francisco], [En ligne], [http://www.lonelyplanet.com/ worldguide/destinations/north-america/usa/san-francisco/] (14 novembre 2005).

BARDSLEY, Marilyn (2005), « Jack The Ripper », [En ligne], [http://www.crimelibrary.com/jack/jackmain.htm] (14 novembre 2005).

CELLARD, Jacques, et Alain REY (1991), article « cavillon », *Dictionnaire du français non conventionnel*, 2e édition, Paris, Hachette.

CHANDLER, Raymond (1934), *Trouble is my Business*, Boston, Houghton Mifflin.

CHANDLER, Raymond (1950), *The Simple Art of Murder*, Boston, Houghton Mifflin.

CRAN, E. Elizabeth (2000), « Le premier roman acadien : *Placide, l'homme mystérieux, à New York* », *La Voix acadienne* (5 janvier), p. 7.

DE FINNEY, James (1987), « Du fait divers au récit commun : le rôle littéraire de *L'Évangéline* », dans Gérard Beaulieu (dir.), *L'Évangéline 1887-1982 : entre l'élite et le peuple*, Moncton, Éditions d'Acadie et Chaire d'études acadiennes, p. 135-153.

DE FINNEY, James (1991), « Le journal *L'Évangéline* et l'émergence de l'institution littéraire acadienne », *Francophonies d'Amérique*, n° 1, p. 43-55.

LACERTE, Roger (1975), « État des recherches sur la presse en Acadie », *Cahiers de la Société historique acadienne*, vol. 6, n° 1 (mars), p. 25-42.

LACHOM, Henri (1889), « Le secret de la pelle. Récit d'une aventure en Acadie », *Le Moniteur acadien* (11 juin), p. 1, col. 4.

LA COUR, Tage, et Harald MOGENSEN (1971), *The Murder Book, An Illustrated History of the Detective Story*, New York, McGraw-Hill.

LONERGAN, David (2000), « Le premier roman acadien », *L'Accent acadien* (21-25 avril), p. 6, inséré dans *L'Acadie Nouvelle* (21 avril).

LOUIT, Robert (1973), « Black Mask et Série noire », *Magazine littéraire*, n° 78 (juillet), p. 11.

MAILLET, Marguerite (1983), *Histoire de la littérature acadienne : de rêve en rêve*, Moncton, Éditions d'Acadie.

MILLAR, Kenneth (1946), *Trouble Follows Me*, New York, Dodd, Mead & Company.

PAUL (1904), « Placide, l'Homme mystérieux », *L'Impartial* (21 janvier), p. 3, col. 1-6; (28 janvier), p. 6, col. 1-6; (4 février), p. 3, col. 1-6; (11 février), p. 6, col. 1-6; (18 février), p. 3, col. 1-6; (25 février), p. 6, col. 1-6; (3 mars), p. 6, col. 1-6; (10 mars), p. 6, col. 1-6; (17 mars), p. 6, col. 1-6; (24 mars), p. 6, col. 1-6; (14 avril), p. 6, col. 1-6; (21 avril), p. 6, col. 1-4; (28 avril), p. 6, col. 1-6; (18 août), p. 2, col. 1-3.

PAUL (s.d.), *Placide, l'homme mystérieux*, Tignish, Bureau de « l'Impartial ». Public Archives of PEI, Charlottetown; Blanchard collection, 2330/I-7.

PAUL (1906), « Placide, l'Homme mystérieux. Deuxième aventure », *L'Impartial* (18 janvier), p. 6, col. 1-5; (25 janvier), p. 6, col. 1-5; (1er février), p. 5, col. 1-2; (8 février), p. 5, col. 1-2; (15 février), p. 5, col. 1; (25 février), p. 3, col. 1-3; (1er mars), p. 6, col. 1-2; (8 mars), p. 5, col. 1-2; (22 mars), p. 5, col. 1-2; (5 avril), p. 5, col. 1-2; (12 avril), p. 5, col. 1-2; (3 mai), p. 6, col. 1-5; (17 mai), p. 8, col. 1-2; (24 mai), p. 5, col. 1-2; (31 mai), p. 5, col. 1-2; (14 juin), p. 5, col. 1-2; (21 juin), p. 5, col. 1-2.

PAUL (1999), *Placide, l'homme mystérieux, à New-York*, Moncton, Bouton d'or d'Acadie.

POIRIER, Pascal (1993), *Glossaire acadien*, éd. Pierre M. Gérin, Moncton, Centre d'études acadiennes et Éditions d'Acadie.

TODOROV, Tzvetan (1971), « Typologie du roman policier », *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, p. 55-65.

VANONCINI, André (1993), *Le roman policier*, Paris, Presses universitaires de France.